

De notre envoyé spécial en Colombie **Chronique d'un désastre a**



Sipa Press

Armero : 25 000 morts ; 50 000 sans-abri ; 300 milliards de dégâts

Novembre noir : la plus grande catastrophe de l'histoire du pays, survenant une semaine après la pire des tragédies politiques...

Il suffit d'une planche pourrie, d'un carré de tôle instable, d'une erreur d'appréciation de quelques centimètres ou d'un geste un peu trop brutal. Il suffit de poser la pointe du pied sur cette surface lisse et noirâtre pour se retrouver, la seconde d'après, enfoui jusqu'à mi-cuisses, aspiré par une ventouse de glaise. Surtout ne pas se débattre. Le piège est sans fond.

Notre guide ne parle pas. Il avance en jetant devant lui des bouts de bois et de métal qui flottent en surface. Une progression d'insecte sur un océan de boue parsemé d'îlots-promontoires et de passerelles fragiles. Le paysan n'a pas un regard pour cette femme assise qui serre contre elle son enfant, un bras passé autour de

ses épaules, joue contre joue. Les deux formes émergent du sol, immobiles, statufiées par une pellicule de terre séchée. Impassible, l'homme poursuit sa quête. Soudain, il s'arrête devant un amas de briques et de plaques de tôle ondulée : le toit de sa maison. Lui était absent la nuit de l'éruption. Sa famille, son histoire, son passé : tout est enterré là, à plusieurs mètres de profondeur. Armero n'existe plus. Il y avait une ville. Il n'y a plus rien. L'endroit empesté la mort. L'odeur colle à la gorge et aux vêtements.

A huit mille mètres d'altitude, on se croit inaccessible. Le pilote du DC 8 a pourtant vu le ciel se crever, traversé par un éclair orange. Noyé dans les cendres et la fumée, il a eu du mal à maîtriser son appareil. Là-bas, au-dessous des nuages, le Nevado del Ruiz venait d'exploser. Le feu du volcan a liquéfié les glaces éternelles qui l'enveloppaient. L'eau a fondu la terre, écorché la montagne et vomit dans la vallée une vague lourde de plusieurs milliards de mètres cubes de boue. L'air, le feu, la glace, l'eau et la terre : tous les éléments étaient conjugués.

Armero n'avait aucune chance. Ce morceau de *tierra colombiana* était pourtant riche et fertile : café, coton, riz, bétail... Armero la verte était fière de son opulence. Mais, en pleine nuit, un raz de marée a balayé la vie sur vingt

mille hectares. Les hommes, leurs maisons et leurs églises : tout a été renversé, broyé et roulé sur des kilomètres. Près de 25 000 morts ; 50 000 sans-abri ; 300 milliards de dégâts. En moins de deux heures, un doigt de géant a tout gommé. Après le passage du flux, il ne reste qu'une plage à marée basse. Un désert minéral où les hélicoptères se posent entre les morts.

A leur arrivée, les sauveteurs ont pourtant découvert quelques survivants. Des corps englués comme des oiseaux mazoutés. Rescapés d'une sorte de tribu primitive, le regard vide derrière les masques de boue. Le quatrième jour, on en découvre encore, prisonniers d'un magma qui les étouffe.

Omayra Sanchez avait douze ans. La taille coincée par d'énormes madriers, elle a lutté pendant soixante heures. Les sauveteurs ont creusé la boue, installé sous ses bras deux chambres à air pour lui donner un peu de confort. Sous ses pieds, la fillette sentait les corps de ses parents. Omayra n'a pas cessé de parler avec les secouristes et les photographes. Les reporters lui ont tendu leurs micros. Impuissante, la Colombie tout entière a suivi le naufrage de la gamine accrochée à sa bouée de sauvetage. Malgré leur acharnement, les hommes n'ont gagné que quelques centimè-

annoncé

tres. Le matériel envoyé de Bogota est arrivé trop tard. A bout de courage, Omayra a cédé à l'épuisement. Toutes les radios ont suspendu leurs émissions pour passer la sonnerie aux morts. La nouvelle a fait fondre en larmes les femmes de Bogota. Omayra était un symbole. Pas une exception.

A l'entrée de la ville, les secouristes travaillent depuis maintenant vingt-quatre heures pour délivrer un homme enterré jusqu'aux épaules. Autour de lui, la terre est jonchée de coupes en métal doré et de trophées sportifs. Le survivant est le père de Jimmy Galindo, un coureur cycliste connu de tout le pays.

Les sauveteurs ne sont que vingt-cinq. Jeunes et sans expérience. L'armée, absente du site d'Armero, se contente de barrer les routes à l'approche de la zone sinistrée. Surprenant décalage : dans les villages environnants, les hommes et le matériel abondent. Des dizaines d'hélicoptères assurent le transport des blessés, des vivres et des médicaments. Mais sur place, les équipes de secours — sans radio et sans groupes électrogènes — doivent cesser les recherches la nuit tombée. Pas de motopompes : la boue est trop épaisse. Pas de grues : le terrain est trop meuble. On manque d'équipements adaptés, de médicaments, d'hommes... On manque de tout. Et le temps passe...

A nouveau, derrière nous, un cri et des pleurs. Un cri très clair, celui d'une femme qui appelle au secours. Mais combien sont-ils encore ? La zone d'Armero vient d'être déclarée *campo santo* (sanctuaire et cimetière). Les sauveteurs ont reçu l'ordre de se retirer le lendemain. Le risque d'épidémie est devenu trop grand. Les enterrés vivants d'Armero resteront ensevelis.

Dans la vallée, sur la place du village de Lerida, Guillermo Jaramillo, médecin de la région, s'acharne à comprendre. « Ici, pourtant, tout le monde savait que ça devait arriver, dit-il en secouant la tête. Depuis un an, le Nevado del Ruiz avait recommencé à gronder. » Chaque jour le « lion endormi » crachait de plus en plus de cendres et de gaz. En septembre dernier, les équipes de géologues du gouvernement colombien l'avaient ausculté. Leur verdict avait été formel : le Nevado del Ruiz a 67 % de chances d'entrer en éruption au cours du mois de novembre ; la chaleur dégagée est susceptible de provoquer d'énormes torrents de boue. Vers la mi-novembre, disait le rapport. Le 13 du mois, le scénario s'est réalisé à la lettre. A une petite exception près : la vague s'est propagée à une vitesse inimaginable.

« Mais les morts d'Armero savaient, dit le médecin : les premiers glissements de terrain s'étaient produits deux mois avant. La fonte des neiges était en cours. Tout était en place pour la tragédie. »

Chronologie de l'absurde : la région devait être évacuée mais on ne déplace pas ainsi toute

une vallée. Pour aller où ? Et pour combien de temps ? La menace du volcan pouvait subsister pendant de longs mois. D'ailleurs, les habitants n'ont pas voulu partir. Ils ont joué aux sourds quand la radio a donné l'alerte, le mercredi de la tragédie. Ils ont ri en écoutant les pompiers qui allaient de porte en porte. Le volcan avait prévenu. L'interminable compte à rebours s'est poursuivi jusqu'au moment où le Nevado del Ruiz a décidé d'y mettre un point final.

« Mais la Colombie est un pays magique où le fantastique et la religion enveloppent tout, soupire le médecin. Nous vivons des tragédies grandioses et quasi mythiques. D'une certaine façon, ce qui s'est passé à Armero fait partie de notre manière d'être. Le Nevado del Ruiz est un immense lac de glace, un cul tourné vers le ciel. Jusqu'ici un motif d'orgueil national. Maintenant, il est devenu un monstre de glace et de feu dont la furie peut tout raser. Vous savez, la Colombie est connue dans le monde pour la littérature de García Marquez, sourit le médecin. Mais bien peu de gens savent qu'il y a ici vingt-huit millions de Colombiens qui incarnent quotidiennement sa littérature. Armero est en fait le chapitre que la Colombie vient d'ajouter à la "Chronique d'une mort annoncée". »

Rescapés d'une sorte de tribu primitive, regards vides sous des masques de boue



Le feu et la glace ; la mystique de la punition divine ; l'acceptation du châtement dans l'ordre des choses... Ici personne n'ose en sourire. Armero est une cité maudite, rappellent les paysans.

Maudite depuis le jour — le 9 avril 1948 — où les villageois ont tué leur prêtre à coups de machette. Jamais le pays n'avait osé s'attaquer à un homme de religion. Ceux d'Armero l'ont jeté dans un coin du cimetière, et les putains du village ont dansé autour de son cadavre. Depuis, les habitants de la région appellent les gens d'Armero « les tueurs de curés ». Aujourd'hui, certains paysans sont convaincus que Dieu a voulu faire disparaître à jamais dans la boue cette cité de boue : la chronique d'un désastre annoncé.

Délire magique. Violence sacrée. La Colombie n'en finit pas de bouillonner. La violence naturelle a succédé à la violence des hommes. La plus grande catastrophe de l'histoire du pays survient immédiatement après la pire des tragédies politiques que la Colombie ait connues en trente années de *violencia*. Une semaine avant, le 6 novembre, les guérilleros du M19 ont envahi le palais de justice, au cœur de la capitale. Après deux jours de siège, le président Belisario Betancur a décidé de faire donner l'assaut. Les tanks de l'armée ont tiré au canon, à bout portant, sur l'édifice. Les troupes ont chargé. Le monument a brûlé. Bogota, traumatisée, n'a pas oublié le palais en flammes et la mort d'une centaine de personnes dont la moitié étaient des magistrats de la cour suprême de justice.

« Ici, on viole la loi mais on respecte les magistrats, explique un journaliste d'« El Tiempo ». La guérilla a jeté le dernier élément de notre démocratie dans les cendres. L'espoir fou de la trêve signée au début de l'année s'est évanoui en quelques heures. Comme les Tupamaros d'Uruguay, le M19 nous pousse dans les bras des militaires. Du coup, le pays, en état de choc, s'est mis à avoir peur du futur. »

Pour un temps, le Nevado del Ruiz a rejeté à l'arrière-plan l'occupation du palais de justice de Bogota. « Devant l'ampleur du désastre, les gens ont soudain retrouvé une solidarité nationale oubliée », ajoute le journaliste. Silence. Le journaliste hésite mais il reprend : « Cela paraît monstrueux de le dire, mais la catastrophe aura peut-être des effets positifs. »

Difficile à croire. Si tous les partis politiques observent ponctuellement une réserve prudente... quelques mois seulement séparent les états-majors de l'élection présidentielle. On voit mal comment l'intervention contestée des forces de l'ordre au palais de justice de Bogota et l'« imprévoyance » du gouvernement dans la catastrophe d'Armero pourraient rester à l'écart de la bataille électorale.

Quant à la guérilla... Six jours à peine après l'éruption du Nevado del Ruiz, on apprenait que le M19 venait de passer à l'action dans la ville d'Urroa, à trois cents kilomètres de la capitale. Voilà bien longtemps que les guérilleros du M19 n'avaient pas lancé une opération militaire d'une telle envergure. Un début de réponse.

JEAN-PAUL MARI ●